



MODES

Le seize juin, comme c'est déjà loin ! réunissait une foule élégante sur l'hippodrome de Longchamps ; n'ayant pas eu le loisir, jusqu'à présent, de vous parler des costumes que nous y avons vus, nous allons, bien qu'un peu tard, vous décrire les élégances qui s'y sont montrées et qui ont fait sensation.

Le cliché habituel de cette époque : le grand prix couru, Paris est désert, le monde s'est envolé aux quatre coins de la France, etc., etc., n'a pas eu cours cette année, l'Exposition retenant les moins disposés d'ordinaire à rester.

Donc, pour une raison ou pour une autre, foule parisienne à Paris.

Comme toilette, nous avons à vous dire que la mousseline est en vogue, mousseline pompadour à grands dessins d'un délicieux coloris, mousseline à pois, à rayures fleuries, à bouquets jetés reliés par des rubans, un genre Louis XV très goûté.

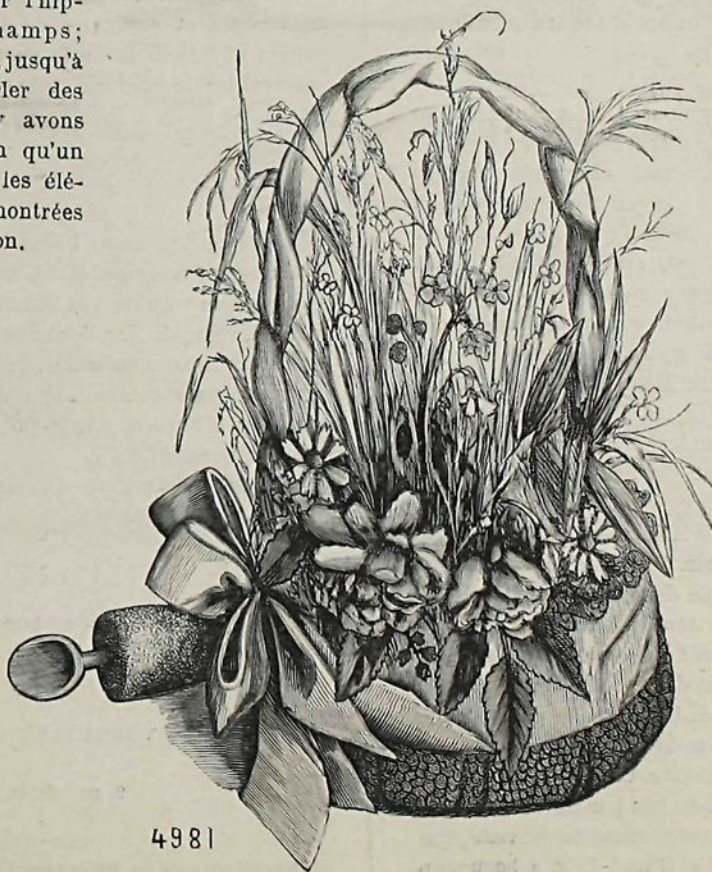
Nous avons vu de tout cela à Longchamps et nous

le voyons encore au Bois où l'avenue des Acacias est loin d'être déserte.

Ce léger et transparent tissu, la mousseline, demande un dessous de taffetas, le plus souvent crème.

Voici quelques jolies façons remarquées. Une mousseline fond rosé à bouquets de roses thé. Jupe ronde froncée à une ceinture couverte d'une draperie en surah thé ; cette ceinture soutient les montants en ruban de moire d'un sac-poches à tête chiffonnée ; le bas de la jupe est dépassé par une dentelle froncée à la sous-jupe et que relève une ruche en taffetas. Corsage en taffetas entièrement couvert par des draperies en mousseline qui se croisent devant ; très ouvert avec de la dentelle qui tombe autour, le tout perdu sous la ceinture. La manche large serrée

au-dessus du coude par un étroit bracelet, retombe comme l'ancienne manche à l'imbécile. Capote faite d'une guirlande de roses thé et d'un nœud de moire pour fond. L'ombrelle en mousseline comme la robe, doublée de taffetas thé, avait un énorme nœud dans



4981

Poëlon-jardinière drapée de tulle grec.

l'intérieur attaché à la carcasse, nœud qui descend ou monte selon que l'on ouvre ou ferme l'ombrelle; double volant de mousseline et de dentelle au bord.

Très joli aussi ce costume en mousseline crème à grappes de glycine nouées de ruban vert Nil.

Autant que l'on peut juger d'une façon entrevue dans une tribune, la jupe est plissée à la taille, les plis, arrêtés au tiers de la jupe; de là, la mousseline semble froncée comme en un haut et large volant, au bas, deux petits falbalas garnis de comète. Le corsage en taffetas; le dessus de mousseline froncé de la taille à l'épaule, s'ouvre largement en formant une gerbe des deux côtés, gerbes qui partent en pointe. Une ceinture en ruban glycine avec une seule longue coque et un pan frangé. L'encas en taffetas glacé glycine et vert Nil entouré d'une haute frange résillée. Le manche en bois d'oranger avec la poignée en Saxe: une délicate syrène *habillée* de toutes sortes de minuscules fleurettes aux couleurs fines et fraîches.

On fait de jolis devants de corsage en dentelle; quelques-uns perlés, forment jockey sur le bouffant de la manche; ils sont commodes et rendent suffisamment élégant pour un dîner, une réunion intime, un costume simple de foulard. On met aussi une dentelle froncée à un ruban en fichu croisé, le ruban caché; ou bien, sur le devant du corsage, à la poitrine, un nœud énorme en ruban dont on fixe les coques par une épingle; ont fait tourner les longs pans derrière, puis on les ramène devant se nouer d'une traverse. Très originale fantaisie qui peut se faire aussi avec une longue écharpe en tulle brodé. Nous en reparlerons.

Connaissez-vous ces écrans de cheminée en glace biseautée peinte de fleurs et de personnages? La flamme du foyer qui doit animer et, je pense, donner du transparent à la peinture, sera d'un effet amusant dont nous n'avons pu juger encore. On fait ainsi des boîtes à gants, charmant cadeau de mariée; des porte-photographies. Un genre de porte-photographies se compose de deux glaces biseautées prises dans un cercle doré; entre les deux glaces de côté, se placent irrégulièrement les photographies; l'angle du côté opposé se peint de fleurs ou d'un sujet genre Watteau.

Les chapeaux dits Louis XVI sont d'une charmante élégance et coiffent à ravir. M^{me} Naudin, successeur de M^{me} Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, les chiffonne avec un goût tout particulier. Désirez-vous connaître cette façon? Nous allons vous la décrire autant que l'on peut décrire un souffle de tulle et son gracieux chiffonné. Une grande passe droite en légère cannetille tendue de tulle de soie froncé, et au bord une dentelle tombante. Une quantité de tulle forme le fond; tulle serré au bas par un ruban noué devant d'un nœud avançant. Ce modèle nouveau, que M^{me} Naudin a créé pour le Grand-Prix, a beaucoup de succès. Succès aussi pour sa petite capote qui est d'un seyant et d'une coquetterie exquis. Et ses grands chapeaux en paille sont-ils assez jolis avec leur passe croquée, les fleurs élégamment posées et les nœuds en ruban de fantaisie! Que de *jeunesse* dans ces modes! ce qui n'empêche pas M^{me} Naudin de mettre tout son goût, et elle en a beaucoup, dans

la création des modes pour les dames d'un âge un peu avancé, et elle réussit à faire des capotes à la mode d'une grande distinction.

Rien de plus commode, de plus agréable pour l'été que le corset en tulle que fait M^{me} Billard, qui demeure, 3, rue Tronchet. Ce corset soutient suffisamment, et sa coupe est des plus gracieuses à la taille. Nous citons particulièrement ce corset qui est de saison, mais le corset en couil plein ou coupé de bandes à jour faites de caoutchouc, est aussi très agréable. M^{me} Billard fait une différence de prix pour les jeunes filles.

La maison Sajou, Lefèvre et Cabin fils successeurs, boulevard de Sébastopol, 74, a un choix de toute sorte d'ouvrages de fantaisie amusants à faire et de prix raisonnable. Nommons les travaux sur drap perforé qui sont fort en faveur, et au hasard parmi les tapisseries échantillonnées, des tabourets à 5 fr., des chaises et coussins à 7 et 8 fr., des fumeuses et des prie-dieu à 13 et 16 fr., des chauffeuses à 18 et 22 fr., etc., etc. Il nous faut rappeler que l'on trouve à la maison Sajou le crochet suisse avec protège-pointe à 75 cent. et 1 fr. les gros; excellent et très commode. Le filet toujours à la mode est une spécialité de cette maison; il se vend au mètre carré quelle que soit la quantité. Le prix varie suivant la grossueur.

Et nous n'avons pas encore parlé de l'exposition des robes et costumes de M^{me} Pelletier-Vidal qui attire et retient la foule en admiration devant ces merveilles de broderie et de goût!

CORALIE L.

Notre collaborateur Pierre Maël, le romancier maritime dont nous publions *Mer bénie*, vient de faire paraître en volume à la librairie Dentu, 3, place de Valois, *Fleur de Mer*, dont nos lectrices ont pu goûter, dans ces mêmes colonnes, le charme délicat.

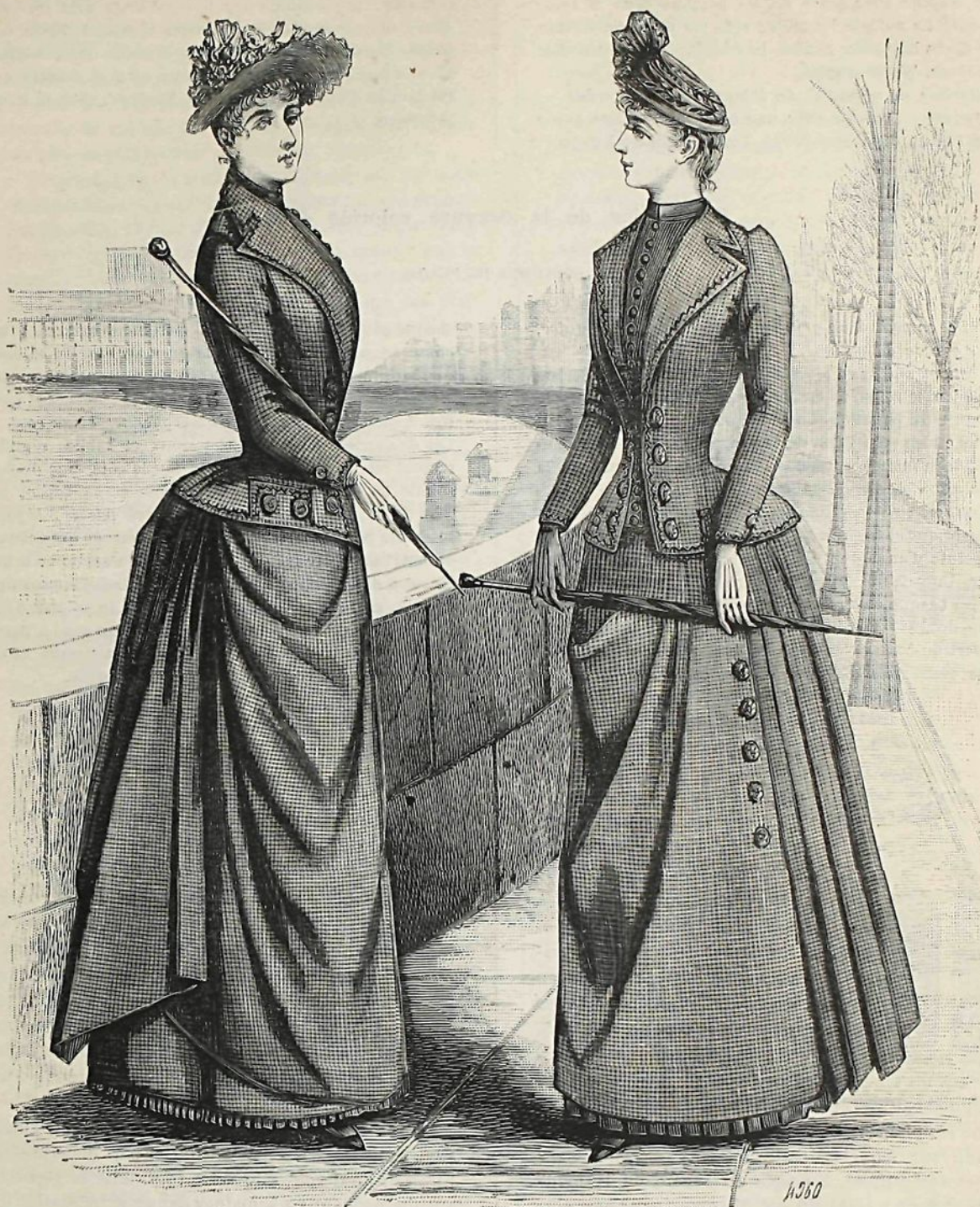
Le volume contient une deuxième nouvelle, la *Bruyère d'Yonne*, d'une poésie extrêmement touchante aussi.

La nouvelle œuvre du jeune romancier obtient le plus vif succès.

VELOUTINE C. FAY

9, rue de la Paix

Excellente pour préserver le teint du hâle et pour éviter les taches et les efflorescences qui abiment la peau. D'une finesse excessive, impalpable dirons-nous, la Veloutine donne au teint de la transparence, de l'éclat et laisse un joli velouté; elle est hygiénique puisqu'elle contient un peu de bismuth, et elle ne s'altère jamais même en passant la mer. La boîte coûte 5 fr. avec la houppie ou 4 fr. sans la houppie.



COSTUME D'EXCURSIONS DE MADAME GRADOZ, 67, RUE DE PROVENCE.

Explication des Gravures noires (pages 1 et 3)

Poëlon-jardinière (voir le croquis non fleuri, page 6). — Prendre un prosaïque poëlon en terre que l'on couvrira de satinette et de tulle; des nœuds et un ruban drapé en feront une originale et coquette fantaisie. — Tailler un carton de la dimension du fond du poëlon; le fixer par quelques points sur un rond en satinette assez grand pour qu'il enveloppe le poëlon, le contour froncé (et ramené au bord supérieur. Faire de même avec un grand rond de tulle grec, mais celui-ci aura une tête froncée de trois centimètres de hauteur qui

dépassera le bord du poëlon. Ne pas trop tendre doublure ni tulle qui doivent former comme un bouillon retombant. Sous la tête enrouler un ruban de faille qui viendra tourner autour de la queue du poëlon, et le nouer de coques avec des pans taillés en cornes pour faire l'anse. Courber un jonc, le piquer dans le sable couvert de mousse dont on aura rempli le poëlon, et l'enrubanner en prenant le manche d'une ou deux cuillères en bois qui s'élanceront au-dessus. Une troisième cuillère est mise dans la queue. L'on remplit le poëlon de

fleurs coupées, de fines herbes, de feuillage léger, que l'on dispose avec grâce en les piquant dans le sable mouillé. La mousse humectée tous les jours conservera les fleurs huit jours et plus. La doublure de notre modèle est bleue, le ruban mais.

Costume de voyage en fin lainage loutre et crème. — Sous-jupe en taffetas avec une bande de lainage posée à plat et un dépassant plissé. Tunique plissée à gauche,

un peu relevée à droite par des plis qui mouvementent le tablier. Cinq boutons sur le bord droit près du côté plissé. Gilet en moire bleue et veste ajustée à revers découpé. Des boutons devant et sur la poche. Point anglais en soie bleue au contour du revers et à la manche qui est bordée d'un liseré bleu; un bouton arrête la fente extérieure.

Explication de la Gravure coloriée 4737

COSTUMES DE PLAGE

Collet en petit drap gris-fer, avec capuchon militaire, pour garçon de dix ans.

Costume marin en toile bleue. — Pantalon avec le bas de la jambe retourné en parement. Blouse prise dans la ceinture du pantalon. Encolure ouverte avec col marin en toile bleue pâle garni de tresse crème; tresse au poignet de la manche. Cravate en soie noire nouée, à la pointe du col, d'un nœud coulant.

Costume en mousseline laine vert saule et brique. — Jupe brique et tunique vert saule, ouverte au-dessus de la pointe d'un if fait d'un plissé posé sur la première jupe. Une chute de coques piquées d'un bouton. Corsage à basque ouvert sur une petite pièce brique, ornée d'un double rang de boutons; bande brique au bord ouvert du corsage, croisé à partir de la poitrine; boutons artistiques. Ceinture drapée et flot de ruban de

chaque côté. A la manche, un parement brique et un plissé de gaze. Deux bandes briques au bas du tablier. — Chapeau en paille garni de pavots. — Gants de Suède.

Costume en satinette croisée, à rayures blanches et vieil ivoire coupées de bouquets de marguerites vieux rose. — Lés de derrière plissés de plis creux et tablier régulièrement relevé de plis tombants. Sur le côté, une double spirale en dentelle prend de la taille et se sépare au tiers de la jupe pour cerner un creux plissé. La jupe se monte par des fronces au bord du corsage qui accuse, devant, une légère pointe; à cette pointe s'arrête un fichu-plastron de dentelle plissé dont le côté droit joue sur une bretelle vieil ivoire, comme le jockey et le poignet de la manche qui est cerné de dentelle. Chapeau rond à passe tendue de tulle plissé, avec un bouquet dessus et un autre dessous. Souliers écus. Gants de Suède.

CHRONIQUE

L'ŒIL le plus exercé a peine à suivre, cette année, le mouvement ordinaire du monde Parisien. Au milieu de l'inondation humaine qui fait bouillonner jusqu'aux bords ce grand bassin de dix lieues de tour où se déversent les cinq parties du globe, nous sommes perdus, nous autres citadins. Peut-être avez-vous vu, dans les plaines de la Sologne et de la Bresse, un étang sur lequel s'ébattaient bourgeoisement ses hôtes accoutumés, à portée du regard de la meunière? Tout à coup un vol d'oiseaux sauvages obscurcit le ciel et couvre la surface de l'eau dormante. Où sont les sédentaires habitués des solitudes paludéennes? Perdus parmi les congénères, ils disparaissent. Nul ne peut dire s'ils dorment paresseusement dans le sillon à peine formé de la plaine liquide, ou si, vers quelque anse déserte, ils ont fui, cherchant la fraîcheur des fontenis verdoyants ou l'ombre du saule tout frissonnant de la brise...

Patience! On se retrouvera l'hiver prochain dans les rues qui paraîtront à moitié vides après l'encombrement d'aujourd'hui. Aussi bien, depuis un mois, on ne se voyait plus guère. On s'apercevait de ci, de là, dans quelque hutte Javanaise, autour d'un jet d'eau coloré ou dans un restaurant de la Tour, la Tour aux beefsteaks trop durs, au beurre trop mou.

On échangeait un coup d'œil d'intelligence, on se montrait la bande pilotée courageusement, la sueur au front. Par un signe rapide on se confiait ses peines :

— Un oncle infirme, une cousine trop grasse et sa fille qui a des bottines trop neuves! Nous sommes en détresse. J'ai envie de pleurer. Jamais je ne me suis sentie si découragée. Comme je comprends les pauvres diables qui se jettent sous les roues d'un train!

— Moi je n'ai qu'une amie de couvent, mais quelle amie! Elle est arrivée cette nuit et part demain soir. Elle veut tout voir, elle verra tout. Elle se reposera ensuite pendant six semaines dans son habitation du Béarn. Mais moi!...

De temps en temps on s'échappe pour une journée à la campagne. Ce serait charmant, sans les wagons bondés de touristes. L'autre jour, en allant à Compiègne, j'avais pour compagnons de route des Bruxellois qui se sont mis à leur aise, progressivement, sous prétexte qu'ils avaient trop chaud — depuis une semaine. J'ai senti tout de suite... qu'on pouvait s'en rapporter à ces gens-là. Et si vous saviez comme je les ai plaints, malgré tout, en les écoutant se raconter leurs souffrances! Depuis leur départ ils n'avaient pas dormi... Une averse est arrivée; ils ont exposé leurs mains à la pluie par la portière, et les ont essuyées à leurs mouchoirs de poche, en soupirant d'un air radieux :

— Enfin !

Cet « enfin » m'a rendue rêveuse. Oh ! les embrassements et les caresses du retour, sur le quai de la gare ! Oh ! le premier baiser de la bienvenue dans le sanctuaire conjugal !

— Mon Dieu, ai-je prié tout bas, ayez pitié des femmes de ces maris, des enfants de ces pères ! Encore un peu de pluie avant la frontière, Seigneur !...

Les étrangers, et surtout les étrangères, ne nous donnent pas toujours des spectacles aussi affligeants. Quelquefois, sur les dix heures du soir, j'entre dans la cour du Grand-Hôtel et je vais m'asseoir sur la fameuse terrasse. Rien n'est plus curieux en ce moment, car on y voit les types humains les plus divers, on y entend parler, du moins je le présume, des idiomes empruntés aux cinq parties du monde. Mais, ce que je sais bien, c'est qu'on y voit des femmes très belles ou simplement jolies, d'une distinction... exotique fort agréable, et, surtout, habillées à ravir. Il est temps que les Parisiennes renoncent à faire passer leurs sœurs des autres pays pour des créatures déshéritées, incapables de choisir une toilette, plus incapables encore de la porter.

On ne se doute pas, d'ailleurs, des sommes énormes que ces belles visiteuses vont laisser chez nos couturières. Je connais une de celles-ci, entre autres, dont la maison ne compte point parmi les plus importantes puisqu'elle occupe trente jeunes filles dans les années ordinaires. A l'heure actuelle son atelier en renferme quatre vingts ! Malheur aux Parisiennes qui ne s'y sont pas prises longtemps d'avance pour leurs costumes de bains de mer !

Donc, nous allons dire adieu à l'Exposition. Nous la retrouverons, il est vrai, du moins celles d'entre nous qui *rallient* en octobre, pour la rentrée des enfants. Mais les beaux jours du Champ de Mars seront passés. Gardons la mémoire de ces inoubliables soirées que nous ne verrons plus. Inscrivons dans nos tablettes, parmi ces souvenirs que l'on aime à rappeler plus tard, le coup d'œil de la Porte Rapp au moment de la sortie, un peu avant minuit, quand la température était clémente et, certes, nous n'avons pas à nous plaindre de l'été de 1889.

Quel spectacle que celui du perron baigné, inondé, saturé des flots d'une lumière plus brillante que celle du jour et qui « embellissait tout le monde » pour répéter une remarque faite par chacun ! C'était là qu'il fallait admirer les femmes du Sud ou de l'Orient à la peau mate, devenue laiteuse, dont les yeux resplendissaient comme des diamants noirs sous l'auvent fleuri des chapeaux champêtres, ou sous le nuage des plumes floconneuses. Non, jamais les girandoles d'un salon ou le lustre d'un théâtre ne feront ressortir à ce point votre élégance et votre beauté, charmantes sirènes sorties de tous les océans, même de cet océan plus peuplé de sirènes qu'aucun autre, dont la Tour Eiffel est bien le digne phare, avec sa lanterne aux reflets changeants. Quel bruit, quel mouvement, quel air de fête, quels sourires sur toutes les lèvres ! En voyant cette haie de valets de

pied chargés de manteaux soyeux diaprés d'or, en écoutant ce tumulte de somptueux équipages, l'on croyait assister à la fin d'un raout gigantesque dans le palais d'une reine plus puissante, plus grandement logée à coup sûr qu'aucune reine du monde.

Et l'on ne se trompait pas, Dieu merci ! Car cette reine qui renvoyait ses invités ravis d'enthousiasme et d'admiration, qui venait de les promener au milieu des fleurs, de la musique, en face des jets d'eau multicolores, sous les chaudes peintures des dômes aériens, à travers le dédale des statues au sein de neige, cette reine enviée, cette souveraine toujours jeune, incomparable, unique... c'était la France,

Vous allez me croire folle si je vous dis, après cela, que j'ai vu, l'autre jour, quelque chose de plus beau. Oui, vous me croirez folle, à moins que vous n'aimiez les fleurs comme je les aime, c'est-à-dire à la folie. Donc, un jour du mois dernier, j'ai visité les jardins de Ferrières où la baronne Alphonse de Rothschild m'a tout l'air d'être en voie de se ruiner en s'adonnant à deux goûts aussi dispendieux qu'agréables : le goût des orchidées et le goût des roses.

Les orchidées, je crois vous en avoir parlé ici-même, après une visite d'automne. Pour le moment, rien ne peut lutter avec ses roses. Non, rien n'approche du coup d'œil de ces parterres, grands comme l'enclos d'un parc moyen, où la fleur chère à Vénus resplendit sous ses mille formes. Tout d'abord on est saisi par je ne sais quoi d'in vraisemblable et d'exagéré, comme il arrive en face de ces décors de ballets où le peintre s'est donné carrière, sachant qu'on lui permet d'outrepasser la nature. Et c'est un décor, en effet, mais un décor embaumé et vivant, où chaque coup de pinceau est une rose, et quelle variété de palette !

Quelle variété de forme, aussi ! Tantôt la gerbe fleurie s'élève en colonne et forme un portique ; tantôt elle ondule en festons aériens, mollement bercés par la brise au-dessus de la tête du promeneur étonné. Quelquefois c'est un taillis aux nuances d'incarnat qui arrête la vue. Un peu plus loin c'est une haie pareille à l'étalage démesuré d'une bouquetière habile, ou bien un tapis de pourpre où l'œil cherche la blanche apparition d'une déesse mollement couchée. Et partout des roses, à perte de vue, rampant sur le sol, courant le long des murs d'appui, tapissant des pignons à vingt pieds en l'air, couronnant les balustrades, empanachant le chapiteau des colonnes.

Et tandis que l'odorante moisson s'épanouit dans sa splendeur si vite passée, tandis que vingt jardiniers taillent, redressent, émondent, faisant tomber la pluie rose des pétales alanguis, celle qui possède ces merveilles n'est pas là pour en jouir... Une fois dans sa vie, elle aura été plainte !

CONSTANCE.

Douillette pour enfant d'un an et plus. — La douillette est en cachemire, en surah ou en faille. La jupe est montée à larges plis à un très long corsage couvert par une pèlerine en dentelle Colbert. A la manche parement assorti.

Veste en drap rouge. — Ajustée au dos avec le devant très ouvert sur une chemisette en surah crème. Les bords, rejetés en revers aigus avec col rabattu, sont en drap crème brodé de soutache rouge. Une poche intérieure dont l'ouverture décrit un cintre, dans l'angle. Manche terminée par un revers tombant pareil à ceux de la veste.

Épingle de coiffure. — Trèfle-fourche en belle imitation



Douillette pour enfant d'un an et plus.
De Madame Taskin.

d'écaïlle blonde; le trèfle en métal doré parsemé de cailloux du Rhin, montés à griffe; coûte 9 fr. pièce.

Peigne Marguerite imitation d'écaïlle blonde, avec des marguerites en métal vieil argent, le cœur doré, 4 fr. 50 ou 8 fr. la paire.

Broche, chardon de Lorraine en métal vieil argent, or rouge et vert; 5 fr. 50.

Costume d'excursion en lainage gris garni de galon blanc pour jeune fille ou jeune femme. — Jupe à larges plis plats. A quelques centimètres du bas, au-dessus de l'ourlet, large galon blanc. Blouse aussi longue que la robe, bordée du même galon et arrondie devant où elle est ouverte, avec les pointes rejetées en revers et fixées par un bouton. Des plis resserrant l'ampleur à l'encolure, sont arrêtés à la poitrine, où l'étoffe forme un bouffant serré dans une ceinture en galon fermée par deux boutons-agrafe. Manche collante, garnie en haut d'un volumineux bouffant. Col et poignets blancs rabattus.



Veste en drap rouge, de M^{me} Brun-Cailleux.

Costume d'excursion en lainage uni grenat et lainage écossais pour jeune fille ou jeune femme. — Jupe faite de bandes écossaises entre lesquelles s'ouvrent de larges éventails plissés en uni. A cette jupe est monté un corsage-blouse en uni, froncé de l'encolure à la poitrine. Col en uni, rabattu sur une courte pèlerine en écossais. Manche froncée en uni, long poignet écossais. Une large ceinture en uni est posée à la réunion du corsage à la jupe et nouée sur le côté gauche. L'ans pincés au bas et terminés par des boules de laine grenat.

Costume en tissu Pompadour, fond rose, pour jeune fille. — Une robe princesse; le bas du devant garni d'un galon



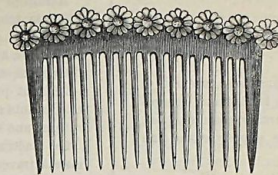
Costumes d'excursion pour jeune fille.
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.



Poëlon-jardinière sans les fleurs.
Montre la manière dont tulle et doublure sont froncés.



Épingle de coiffure, peigne Marguerite et broche chardon.
De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.



brodé en soie noire. Une draperie-blouse se monte au corsage en prenant du dessous

du bras pour s'arrêter à l'épaule en traversant en biais la poitrine; sur la couture un galon. A gauche, cette draperie se fixe verticalement après la jupe; à droite, le bord, garni d'un galon, descend en spirale à partir de la taille. Un autre galon serre l'ampleur au-dessous de la taille, en façon de ceinture, mais en biais. Haut de manche en Pompadour, bordé d'un galon duquel sort un bouillon de surah froncé à un bracelet en galon. Un galon à l'entournure, un autre en col droit.

Costume de demi-deuil en cachemire gris et moire noire. — Sous-jupe en taffetas et seconde jupe en cachemire ouverte au milieu du tablier sur une quille en ottoman aux bords de laquelle la jupe se boutonne; lés de derrière plissés. Corsage avec plastron et manche plate à parements; les deux se boutonnent comme la jupe.

Costume de deuil en voile et crêpe anglais. — Jupe droite, lés de derrière plissés, devant uni. Biais de crêpe partant du haut de la jupe et retombant



Costume de demi-deuil en cachemire gris.
De la Religieuse.



Costume de deuil de la maison La Religieuse,
2, rue Tronchet.

La Fille du Cacique

(SUITE)

V



ON bon père,

« Réjouissons-nous ensemble et
« remercions la Madone! Georges
« pourra marcher comme avant,
« sans même s'appuyer sur une

« canne.

« Il restera beau et alerte.

« C'était votre préoccupation, n'est-ce pas, votre
« angoisse, cher père? Je les partageais et j'ai fait
« un vœu à la Sainte Vierge... Je lui ai promis que
« s'il guérissait, je me retirerais pendant quelques
« jours dans le cloître de Sainte-Rose, à Lima, pour
« y faire pénitence.

« Vous m'approuvez, n'est-ce pas?

« Combien vos chères causeries me manquent! Je
« suis dans une famille heureuse où personne ne
« songe à moi. Toutes les jeunes filles y sont belles,
« alertes, fières de leurs grâces. Si elles s'occupent
« de moi, c'est avec une affectation qui m'irrite;
« nous ne sommes point faites pour nous com-
« prendre. Maria, « la perfection » de la maison,
« m'accable de prévenances auxquelles je ne sais ni
« ne veux répondre... Je la crois assez bonne et pour-
« tant je ne l'aime point!

« Je suis restée, au milieu de cette agitation de
« jeunesse, enfermée dans ma chambre, le cœur tout
« attristé. Je n'ai pu voir Georges qu'aujourd'hui.
« Nous avons parlé de vous, naturellement, mais je
« ne lui ai pas dit, cher *padre*, combien je suis tour-
« mentée de votre isolement!

« Soyez prudent surtout! Vous revenez, après un
« long temps passé en France, dans un pays où l'on
« commençait déjà à convoiter vos biens; méfiez-
« vous! Un coup de stylet est si vite donné!... Mais
« j'espère que nous pourrons bientôt nous rejoindre
« dans un petit coin bien tranquille où nous repren-
« drons notre bonne existence à trois, à quatre... car
« il ne faut pas oublier la terrible Perrine! C'est
« égal! elle a trop accaparé notre Georges pour elle
« seule.

« J'aspire avec ardeur, avec passion, à cette réunion.
« Je trouve les étrangers que je suis forcée de cou-
« doyer, égoïstes et vaniteux! Il n'y a au monde que
« l'intérêt personnel! Je ne vaudrais peut-être pas
« mieux que les autres; je passe ma journée à me
« poser des roses dans les cheveux, à m'occuper de
« moi... Je redeviens frivole, loin de vous.

« Je vous vénère, mon père, et vous me manquez
« énormément; Georges doit vous écrire aussi; le
« docteur d'Esnars l'a admirablement soigné.

« Adieu, père, que cette lettre vous trouve heu-
« reux, si vous pouvez l'être loin de vos enfants!...

« MARIQUITA ».

Mariquita écrit cette lettre d'une main fébrile... Elle a la tête en feu; elle pressent quelque chose d'inattendu et de douloureux. Elle s'épanche avec M. Martini, à sa manière ordinaire, sans se douter de l'étrangeté et du décousu de sa lettre.

Pendant qu'elle rédige son épître, Maria, de son côté, chante dans le grand salon de la maison; elle rythme une séguedille de sa voix pure de contralto.

La fenêtre est ouverte, le store de soie baissé; mais à travers la rue, peu fréquentée à ce moment, Georges écoute, caché derrière une jalousie...

Ces notes joyeuses l'enchantent.

Le docteur d'Esnars le surprend aux aguets devant les ouvertures discrètes des persiennes.

— C'est notre petite fée qui chante... Maria!... dit l'excellent homme. Elle est née avec le gosier d'une fauvette pour nous réjouir. Mais, mon ami, vous voilà debout... Pas de sottise, je vous prie; restez étendu, oui étendu!... Vous résistez? Vous voulez donc rester *bancroche*, toute votre vie? Soyez raisonnable, et Maria viendra demain pour gazouiller son répertoire. C'est une diva!

Georges se recoucha docilement sur sa chaise longue...

— Mariquita! dit Maria en surprenant la chólita qui rêvait dans sa chambre, il paraît que nous allons donner un concert à votre frère Georges?

— J'emporte ma *viguéla*, ordre de Perrine! répondit l'Indienne.

— Et moi je m'installe chez mon oncle, ordre du docteur! à 20 fr. l'heure au moins, pour désennuyer son client. Nous pourrions exécuter des duos. Ce sera charmant! Oh! la vilaine figure que vous me faites. Vous n'appréciez donc pas mes petits talents? Je ferai de mon mieux et vous deviendrez indulgente!

— Je vous ai entendue, Maria; je vous connais, vous êtes une artiste; mais je ne vous comprends pas... Vous venez avec moi voir Georges? Il est encore bien fatigué!

— C'est une injonction de la Faculté! Je ne me montrerai pas, d'ailleurs. Il m'entendra seulement.

— Il ne goûte la musique qu'à petite dose, et la musique sérieuse, élevée.

— J'en ai pour tous les goûts; je l'émotionnerai, s'il le faut.

— Les émotions sont interdites!

— Pas les émotions agréables; je tâcherai de me surpasser. C'est un acte de charité compté parmi les œuvres pies, Mariquita, que de s'occuper des malades.

— Il n'y a pas, pour moi, de charité en cela.

— Nos situations diffèrent. J'y vais par pur dévouement. C'est mon heure de sieste; je la sacrifie au convalescent dont l'âme soupire après l'harmonie, au dire de son médecin.

— Dormez, Maria, dormez ma belle!... fredonna Mariquita, je suffirai à le distraire.

— Faire les frais d'un concert à vous seule serait trop fatigant, pauvre mignonne!

— Rien ne me fatigue quand il s'agit de mon meilleur ami! Certes, je parais débile, mais je suis plus résistante que bien des vigoureuses.

— Tant mieux! répartit gaiement Maria. Moi aussi je suis forte; je ne me suis jamais sentie lasse après une nuit de bal ou une promenade à cheval, ni même après les nombreuses et tristes veillées près de mon père malade (sa voix s'altéra). C'était une grande tendresse que personne n'a remplacée.

— Personne ne peut remplacer ces affections-là, reprit gravement la *cholita*.

— Si... un mari... quand on en trouve un bon.

— Je n'ai jamais rêvé mariage et n'aime pas qu'on m'en parle!

— Je suis bien maladroite, alors! Et, ce disant, Maria, passant son bras autour du cou de Mariquita, l'embrassa avec effusion. Mais l'Indienne ne répondit pas à ces amitiés...

Je l'ai froissée, se dit Maria en s'éloignant. Pauvre petite! devant laquelle j'étale mes joies et mes aspirations de jeune fille... Je voudrais tant la consoler, pourtant!

.....

La séance musicale projetée eut lieu.

M. d'Esnars avait fait porter un piano dans une chambre assez proche de celle qu'habitait le convalescent; sa nièce chanta tous les morceaux qu'il lui indiqua comme pouvant aider à sa cure. C'était tantôt gai, tantôt grave. Elle y mit tout son talent et toute son âme.

Georges écoutait ravi.

Mariquita avait promptement renoncé à accompagner Maria avec sa guitare, elle se tenait près de son ami.

Après un dernier morceau, enlevé avec humour, Maria cria à travers la porte :

— Au revoir, monsieur, l'artiste est à votre disposition!

Mariquita, soulagée, se mit à causer, mais le convalescent ne lui répondait pas. Elle essaya de lui parler peinture; il resta muet et prétextait le besoin de repos. La *Cholita* se retira désolée.

En réalité, Georges voulait songer à son aise, car ces accents l'avaient ému singulièrement. La beauté de Maria l'avait déjà frappé et il se sentait, peu à peu, entraîné vers elle.

Kerbars survint à propos.

— Vous troublez des rêveries charmantes, mon cher ami, lui dit Georges en le voyant, mais je n'en suis pas moins très heureux de vous serrer la main. Etes-vous content de votre bateau?

— Parlons de vous... Comme vous devez être mal à l'aise dans cette cage à poules!

— Pas du tout; on me soigne merveilleusement; on me comble d'attentions délicieuses! Tout à l'heure M^{lle} Maria m'a offert une aubade... Elle m'a transporté d'admiration! Elle me donnait envie de danser avec ses séguedilles, malgré ma patte cassée, et envie de pleurer quand elle soupirait ses élégies.

— Bah! c'est de l'énervement cela. Quand vous serez sur pieds, ces attendrissements disparaîtront.

— Je ne le crois pas. Ma sympathie pour M^{lle} Maria va toujours grandissant; je puis bien vous confier cela, à vous...

— Alors, c'est sérieux? Pauvre diable! Le mariage à 25 ans! Eh bien! et l'art, ce grand art, cette flamme sacrée? Vous en parliez pourtant assez, sur le paquebot, quand nous nous promenions le soir en regardant les étoiles.

— Je me trompais, Kerbars! car je sens maintenant que l'art ne peut remplir ma vie. La famille, d'ailleurs, ne l'exclut pas!

— Inconstant! dit Kerbars en riant, volage! infidèle! Et la gloire?...

— Elle m'apparaît toute petite à côté de l'amour.

— Puisqu'il en est ainsi, Georges, rêvez à votre aise et mariez-vous! Mais réfléchissez, avant, aux conséquences de cette catastrophe. Etes-vous capable de faire un vrai bon mari, soumis aux caprices de madame, supportant ses vapeurs et ses migraines, les ennuis du ménage, les querelles domestiques, sans sourciller?

— Elle n'est point ainsi! C'est une femme sérieuse et intelligente.

— Toutes les jeunes filles à marier sont des anges, mon cher!

— Vous n'avez jamais causé avec elle; sans cela...

— Mais savez-vous si vous lui plaisez? C'est le principal.

— On ne chante pas ainsi quand on n'a pas le désir de plaire; ce qui m'inquiète, surtout, c'est le consentement de la famille, car il faudra qu'elle me suive.

— Vous ne connaissez pas le pays pour parler ainsi. D'abord elle a très bien pu chanter derrière les cloisons de cette chambre les ritournelles les plus charmantes sans songer à vous impressionner. Dans la libre Amérique, ces gracieusetés-là ne tirent pas à conséquence. Quant aux questions dites de *convenance*, la dot, la famille, toutes choses sujettes à discussion en France, les Orientales n'ont pas l'habitude de les envisager. Outre qu'en vous épousant M^{lle} Maria ne ferait pas de mésalliance, les mœurs de Montévidéo la laissent absolument maîtresse de choisir son époux. Les distinctions de fortune et de caste sont inconnues ici. Avez-vous de quoi subvenir à la vie commune? C'est tout ce que peut exiger la famille qui n'est obligée de fournir aucun apport à la jeune fille.

— Mais elle a peut-être un fiancé?

— Un *novio*? Toute jeune fille a le sien à Montévidéo, mais c'est pour prendre son bras et aller avec lui à la *Confitería* croquer des pralines et boire du sirop glacé... Vienne un étranger et l'homme du pays sera oublié! Ces Montévidéens sont ignorants et bien inférieurs, souvent, aux jeunes filles de la société dont l'éducation est très soignée; ils ont une idée à peu près exacte des productions de leurs terres, savent diriger leurs valets de ferme, se tiennent bien à cheval, font prétentieusement valoir, *Calle Ser-ranti*, les dernières modes parisiennes, mais il ne faut pas leur en demander davantage. Vous n'aurez pas de peine à vaincre vos rivaux, s'il en existe.

Avouez vos sentiments quand vous en serez sûr vous-même, et M^{lle} de Mancelle vous répondra simplement : oui ou non, suivant ce qu'elle éprouve. Voilà comment les choses se passent dans ce paradis de l'Amérique Espagnole!...

— Ces révélations me comblent de joie et d'étonnement tout à la fois. Je vous en remercie!

— Ne me remerciez pas, Martini, et laissez-moi vous plaindre : Le mariage c'est la corde au cou!

VI

Georges allait beaucoup mieux, les visites ne le fatiguaient plus et Mariquita s'installait dans sa chambre, dès midi, avec Perrine.

La *cholita* s'efforçait d'intéresser Georges; elle déployait tout son esprit et s'aidait des livres les plus nouveaux qu'elle avait toute liberté de puiser dans les trésors du docteur.

Son ami était simple et bon avec elle, comme par le passé, mais il paraissait toujours préoccupé.

Maria les rejoignait à la fin du jour. Elle arrivait pimpante, le sourire aux lèvres et sa vue seule réjouissait les visiteurs qui se succédaient chez Georges, sauf Mariquita. Le convalescent se sentait tout troublé en présence de l'*enchanteresse*, comme on l'appelait dans la maison.

Maria n'était pas seulement jolie, mais encore parfaitement naturelle et bonne, de cette bonté simple qui s'ignore. Elle cherchait, avant tout, à pénétrer les beaux côtés, les qualités des autres, et les faisait valoir; elle supportait les petits tracasseries quotidiens sans que sa gaieté s'en altérât jamais; se dévouait sans ostentation à sa mère, à ses sœurs, à toute sa famille, s'oubliant par habitude. Si on pouvait lui reprocher quelque chose, c'était son caractère trop expansif et un brin de coquetterie dans sa toilette.

Les domestiques de sa mère et de son oncle d'Esnars l'avaient en grande vénération; les pauvres de Montévidéo la chérissaient; personne ne pouvait la connaître sans l'aimer.

Kerbars lui-même, après plusieurs entrevues, s'avoua vaincu, tout en se moquant de Georges qui ne cachait plus sa profonde tendresse pour la fiancée de son cœur.

Il ne lui avait encore rien dit pourtant.

La convalescence était devenue un temps bienheureux pour le blessé. Quant à Mariquita, elle souffrait le martyre, suivant d'un œil anxieux les mouvements, les moindres paroles de Maria, mais elle dissimulait encore sa jalousie et cherchait à se contenir.

La pauvre fille n'avait plus une seconde de repos, elle se reprochait amèrement cette jalousie. Son âme religieuse souffrait de ce sentiment mauvais qui toujours grandissait à mesure que Maria et Georges se rapprochaient davantage.

Ce dernier était guéri; on ne le retenait à la maison que par excès de précaution.

La dernière lettre de M. Martini engageait ses *enfants* à se rendre à Lima où il les rejoindrait facile-

ment; ses affaires prenaient une tournure rassurante.

— Georges, demanda un jour Mariquita, quand parlons-nous?

— Pour où? Seigneur!...

— Pour retrouver votre père.

— Patience, Mariquita, le temps n'est pas encore venu.

— Qu'attendons-nous? répondit-elle avec supplication. Vous voulez donc l'abandonner?

— Des événements sérieux...

— Lesquels?... Un paquebot part dans trois jours pour le Pérou, à destination du Callao. Quittons ce pays!

— Vous le détestez?

— Je l'abhorre!

— Et pour quelles raisons?

— J'y ai trop souffert.

Georges se méprit naïvement.

— Mariquita, mignonne, répondit-il, je suis rétabli tout à fait. Il ne reste pas trace de mon accident! Je n'en ai qu'un souvenir... un jonc à pomme d'or, cadeau du docteur (c'était Maria qui l'avait choisi). Je me souviendrai toujours de mon passage à Montévidéo, de votre bravoure, chère amazone!

— Si vous voulez me prouver votre gratitude, partons! partons le plus tôt possible! ajouta-t-elle avec véhémence.

— Non! c'est impossible; je ferai tout pour vous satisfaire, excepté cela! reprit-il gravement.

— Me trouves-tu changé, Perrine? disait Georges à sa vieille bonne en se considérant debout devant une glace.

Et il frappait le plancher du pied pour éprouver sa jambe.

— Allons, ne piaffez pas tant! répondit Perrine de sa voix rauque. C'est pas la peine de faire des embarras.

— Je te demande si je suis changé, vieilli, fatigué?

— Des bêtises... vous savez bien le contraire.

M. d'Esnars intervint.

— Voici la voiture! s'écria-t-il. Etes-vous prêt?

Georges descendit l'escalier avec aisance; il allait faire sa première sortie.

Un landau, attelé de deux chevaux aux harnais couverts d'ornements en argent ciselé, attendait à la porte.

M^{me} de Mancelle et Maria étaient assises dans le fond de la voiture.

— Mariquita est souffrante, dit Maria en apercevant le convalescent, elle a refusé de nous accompagner.

— Rien d'inquiétant? répartit Georges.

— Une migraine, répondit M^{me} de Mancelle. Je l'ai mise au régime du tilleul.

Le docteur d'Esnars et Georges prirent place en face des dames.

— Quel équipage somptueux! fit Georges.

Il n'y a pas de voiture de remise plus simple dans toute la ville, répondit le docteur. Ici on n'a pas l'esprit d'économie. Les piastres coulent entre les doigts, on se ruine en prodigalités; une femme de la

société, à Montévidéo, ne voudrait certainement pas se montrer, place du Gouvernement, dans un de vos vulgaires fiacres parisiens.

Le landau s'ébranla et prit la route qui conduit au *Paseo-del-Molino*, la promenade à la mode, le Bois de Boulogne de Montévidéo.

Après avoir traversé la ville, la voiture suivit une longue route bordée de villas, constructions originales mais d'un goût douteux, imitant en miniature la mosquée ou le palais chinois et bâties sur les plans d'architectes italiens qui ont tiré profit, sans scrupule artistique, de la vanité de quelques parvenus.

L'entrée du *Paseo del-Molino* s'ouvre sur une belle avenue bordée d'eucalyptus géants dont la frondaison légère, composée de feuilles effilées comme des poignards, laisse passer en filets lumineux les rayons du soleil.

Ces ombrages sont pourtant appréciables dans un pays où croissent en maîtres les cactus aux longues tiges rugueuses couvertes de pointes, d'une aridité désespérante.

La conversation avait été fort gaie pendant le trajet ; on mit pied à terre à l'endroit où l'avenue fait place au jardin, essai consciencieux de plantation, fouillis d'arbres épineux qui se développent en dépit d'une chaleur torride, enchevêtrant leurs branches capricieusement tordues par la nature.

M. d'Esnars offrit son bras à sa belle-sœur ; Georges présenta aussitôt le sien à Maria.

Quelques promeneurs les croisèrent dans les sentiers ; parmi eux, Georges remarqua une jeune fille dont le costume l'étonna beaucoup par sa bizarrerie. Elle portait un grand voile blanc sur la tête et un rosaire au cou ; sa robe de bure marron avait une apparence ascétique contrastant avec la liberté de ses allures ; allures qui égalaient pour le moins

celles des amies très mondaines qui l'accompagnaient.

— Que signifie cet étrange accoutrement ? demanda Georges à sa compagne.

— Cette jeune fille relève de maladie, répondit Maria ; elle s'est vue en danger de mort et a fait un vœu à la Vierge lui promettant, si elle guérissait, de porter, pendant un temps déterminé, l'habit d'une des nombreuses congrégations placées sous son patronage. Si vous aviez fait comme elle, monsieur, aujourd'hui vous seriez en moine...

— Et je n'aurais pas le plaisir de vous offrir le bras.

— Oh non ! certes.

Georges se sentait ému et agité. Il aurait voulu parler, exprimer les sentiments qui débordaient de son cœur, mais sa voix s'arrêtait sur ses lèvres. Il n'osait pas !

Leur causerie légère se prêtait mal aux épanchements. Maria paraissait peut-être un peu trop gaie. Elle jouait nerveusement avec son éventail, cet éventail dont les Montévidéennes ne se séparent jamais et qu'elles savent manier avec tant de grâce.

Il est souvent fort difficile aux amoureux de rendre les pensées intimes qui se heurtent en leur pauvre tête. Ils abordent alors toutes sortes de sujets en s'éloignant à perte de vue du but recherché. Les plus spirituels tombent, désespérés, dans la banalité, en proie à une préoccupation presque douloureuse.

Georges et Maria, sans y songer à l'avance, s'étaient enfin rencontrés sur ce terrain brûlant de la première entrevue sérieuse. Intimidés l'un et l'autre, ils parlaient de la couleur du ciel quand le bonheur de leur vie était en jeu.

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

SOLUTION DU SONNET-PORTAIT DU NUMÉRO DU 29 JUIN :

Junon.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Mesdemoiselles Marguerite et Isabelle Dr. — Merci aux aimables sœurs de leur gracieuse lettre. On perfore à la mécanique, mais on peut au besoin appliquer un gros canevas sur le drap ; tendre celui-ci et, avec un poinçon aigu, le perforen en suivant le modèle. Les cartes s'achètent chez les papetiers. On les choisit à bord dentelé et repoussé et l'on n'a garde de découper le fond qui donne de la solidité aux fleurs et feuillages appliqués. Il est bien entendu que la dimension de la carte dépend de celle des fleurs et du bouquet.

Madame du F. — Le costume de voyage en fin lainage, un genre comme il faut et très soigné, chez M^{me} Gradoz, 67, rue de Provence, coûterait de 120 à 140 francs.

Madame de H. — Le corset-cuirasse de M^{me} Guelle, 3, place du Théâtre-Français, aussi bien pour vous que pour votre fille.

Madame A. — Pour les broderies appliquées préparées, s'adresser à M^{lle} Lapouge, 17, rue d'Aumale.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4734

Et le Patron découpé d'une Matinée, figurine page 12



Corsage en éolienne moussée.
De Madame Pelletier-Vidal.



Patron découpé de la matinée.
Modèle de Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

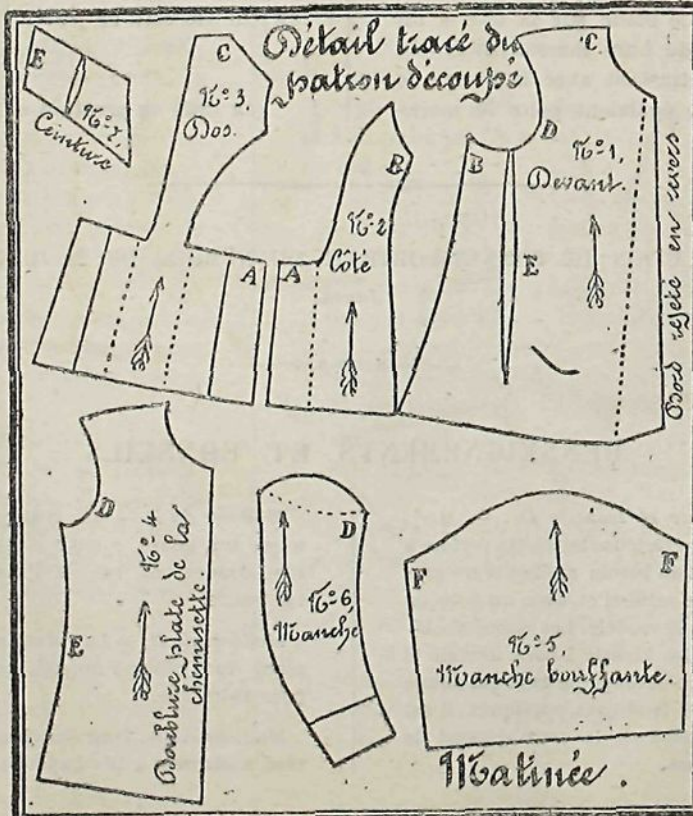
Corsage en éolienne moussée à semé rose. — Le devant du corsage est plissé en éventail, plis cousus à la ceinture sous un ruban drapé arrêté à droite par une traverse, avec une coque et deux pans. Basque rapportée ouverte, au-dessous de la taille, sur deux volants festonnés en tulle point d'esprit étages. Le dos boutonné, à très courte basque se détachant aussi sur les volants en tulle. Encolure légèrement ouverte garnie d'une collerette plissée. Manche courte avec un bouillon et une engageante plissée en tulle.

Matinée en surah écru et tulle moucheté crème. — Dos ajusté, devant vague ouvert sur une longue chemisette en tulle, à transparent bleu, agrafée de côté et prise à la taille dans une ceinture-corsetlet boutonnée en pointe. Manche couverte d'un long bouillon, monté à un poignet arrêté sous le coude. Revers en satin bleu. Fente de la poche cernée de fins boutons.

Explication
du patron découpé.

N° 1. Devant. — 2. Petit côté. — 3. Dos. — 4. Doublure plate de la chemisette.

tournure à la lettre D.



— 5. Manche bouffante.
— 6. Manche plate.
— 7. Ceinture-corsetlet.

7 mètres d'étoffe en 60 cent. pour la matinée, 80 cent. de surah pour la doublure plate et 80 cent. en 1 mètre de large de tulle pour la chemisette. Les lettres de raccord correspondent aux coches du patron découpé, indiquées sur le détail par un trait plein. Faire la pince du dessous du bras réunir devant et dos; à celui-ci former les plis de la basque. La doublure se prend dans les coutures du dessous du bras, et de l'épaule. La chemisette en tulle point d'esprit se fronce à l'encolure sous le devant, pour le côté droit; l'autre moitié se fronce à un poignet et s'agrafe à gauche; la ceinture-corsetlet se place sous le bras, lettre de raccord E, et se boutonne en prenant la chemisette et la doublure. Le bord droit du devant se rejette en revers en biaisant un peu. La couture de la manche large, doit se rencontrer avec celle du dessous du bras. Froncer le haut, le monter à la manche plate en mettant le plus de fronces à l'épaule; la réunir à l'en-

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne, 48

Corsettes de M^{me} GRADOT, 87, r. de Provence — Chapeaux de M^{me} NAUDIN, 16, r. du Vieux-Colombier — Corsets de M^{me} EMMA GUELLE, 3 pl^{ce} du Théâtre Français — Veloutine FAY, 9, r. de la Paix — Chaussures de la M^{me} KAHN, 55, rue Montorgueil.